

1<sup>er</sup> AVRIL 1916

○ ○ ○

67277

# LECTURES POUR TOUS

REVUE UNIVERSELLE ET POPULAIRE  
ILLUSTREE

*Dix-huitième Année. — Deuxième Semestre.*

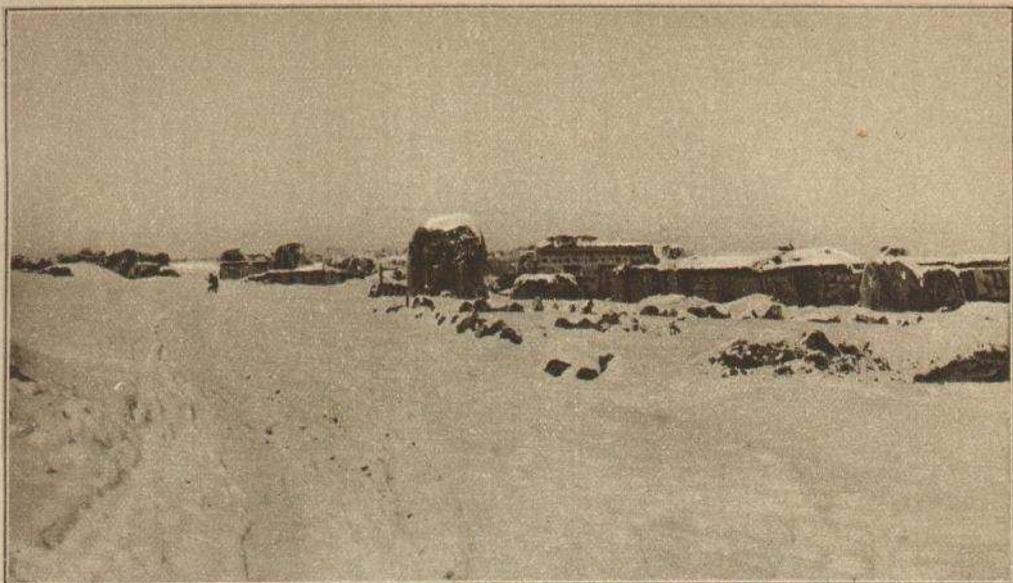
*Numéro 13.*



PARIS — HACHETTE ET C<sup>IE</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

Copyright by Hachette et Co. 1915.  
Tous droits de reproduction et de  
traduction réservés pour tous pays.



APRÈS LA CHUTE D'ERZEROUM. — 1<sup>o</sup> LA CAPITALE DE L'ARMÉNIE TURQUE PASSAIT POUR INEXPUGNABLE VOILÀ POURTANT TOUT CE QUI RESTE D'UN DE SES FORTS LES PLUS MODERNES. CES RUINES DANS LE DÉSERT DES NEIGES DISENT TOUTE LA FOISSANCE DE L'ARTILLERIE ALLIÉE. — 2<sup>o</sup> DEVANT LES TROPHÉES : CHACUN DE CES DRAPEAUX PRIS À L'ENNEMI EST UN SIGNE DE DÉLIVRANCE, AUX YEUX DES ARMÉNIENS ENFIN AFFRANCHIS DU JOUG TURC.



LE TSAR SUR LE FRONT, EN  
GALICIE : UNE REVUE DES TROUPES  
PASSÉE PAR LE SOUVERAIN,  
APRÈS LA BATAILLE.



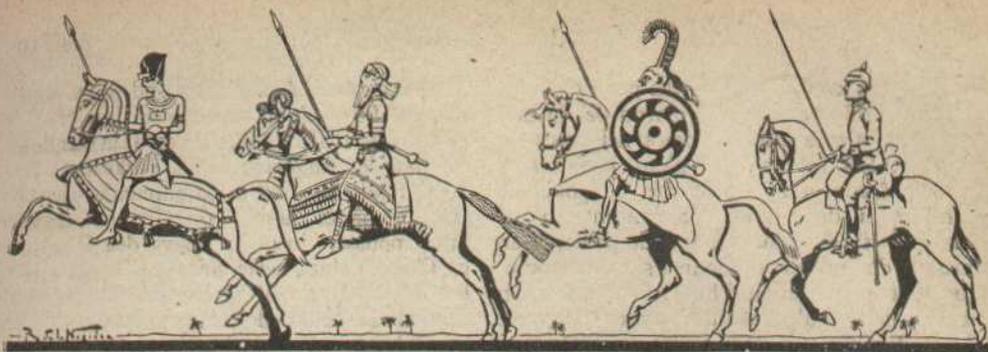
QUEL INSTANT SOLENNEL POUR  
NOS FRÈRES D'ARMES RUSSES !  
TOUS CEUX QUI FURENT À LA  
PEINE SONT À L'HONNEUR !



UN CAMPMENT RUSSE DEVANT ERZEROU : OBLIGÉS, COMME LES EXPLORATEURS POLAIRES, DE BIVOUAQUER SOUS LA BISE GLACIALE, LES TROUPES RUSSES QUI ENLEVÈRENT DE HAUTE LUTTE ERZEROU DURENT FAIRE PREUVE D'UNE PRODIGIEUSE ENDURANCE. NI LES RAFALES DE NEIGE, NI LES OBSTACLES DE LA GUERRE EN MONTAGNE N'ARRÊTÈRENT LEUR IRRÉSISTIBLE ELAN.



OUTRE DE GRANDS DÉPÔTS D'ARMES ET DE MUNITIONS, LA PRISE D'ERZEROU FIT TOMBER AUX MAINS DE NOS ALLIÉS PLUS DE 12 000 PRISONNIERS. EN VOICI QUELQUES-UNS, SAISIS AU PASSAGE : EN HAUT, UN PETIT GROUPE DE FLESSÉS. EN BAS, UN CONVOI « D'ASKARIS » (SOLDATS TURCS), DÉFILANT A LA DESCENTE DU TRAIN.



*L'entrée des Russes à Trébizonde suivant leur victoire d'Erzeroum, montre l'extrême importance des opérations d'Orient qui doivent exercer sur le résultat final une influence considérable. C'est le moment de rappeler les grands projets qu'avait conçus Guillaume II. Chose curieuse, le chemin*



## L'ÉCHEC ALLEMAND SUR LA ROUTE DES INDES

*qu'il se proposait de suivre pour arriver jusqu'aux Indes était le même qu'ont suivi, depuis la plus haute antiquité, toutes les expéditions d'Orient que l'histoire nous retrace. Chimériques espérances que viennent sans doute d'anéantir les brillantes victoires du grand-duc Nicolas en Arménie.*



**L**ES Allemands préparaient-ils vraiment une expédition vers l'Égypte, la Mésopotamie, les Indes ? Il est permis d'en douter — et permis de le croire. Ni le projet, ni l'essai d'exécution, ne dépassent ces conceptions kolossales chères à nos ennemis. Mais, en la tenant pour réelle, voyons comment l'entreprise serait, ou plutôt devrait être conduite. On peut en tracer, par avance, les conditions et les grandes lignes nécessaires. En effet, elle a été tentée déjà, et plusieurs fois. Les routes, que suivraient les soldats du Kaiser et de ses alliés, furent suivies, il y a 3 000 ans, par les Égyptiens, les Assyriens, les Perses. Elles seraient les mêmes, exactement. La nature n'a pas changé, ni le sol, ni le climat, d'où dépendent étroitement la stratégie et la tactique, et jamais il ne sera plus vrai de dire que l'histoire se recommence.

### L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE.

Reportons-nous à vingt-deux siècles en arrière. Nous sommes au temps et dans le camp d'Alexandre. Sûr de la Grèce vaincue, éternisée et amollie, le jeune roi de Macédoine veut jeter la petite Europe sur l'immense Asie, et imposer la culture hellénique à la barbarie persique. Il médite de conduire sa phalange des rives de la mer Egée à celles du golfe Persique. C'est une route de mille lieues et plus, mais la distance et les obstacles ne sont pas pour l'arrêter. Cette route, d'ailleurs, Alexandre la connaît, car il connaît l'histoire et la géographie. Il sait que, de 500 à 480 avant J.-C., les hordes innombrables de Darius

et de Xerxès l'ont suivie en sens inverse et, un siècle plus tard et dans la même direction que lui, les mercenaires grecs de Cyrus le Jeune, dont Xénophon dirigera la prodigieuse retraite. Il sait quels obstacles seront les montagnes, les fleuves, les déserts, les neiges, le soleil, la poussière, la faim, la soif. Qu'importe ! Sur la rive européenne de l'Hellespont — les Dardanelles, — entre Sestos et Lampsaque (non loin de l'actuel Gallipoli), en face des rives du Scamandre, de cette plaine *ubi Troja fuit*, qui vit les prouesses d'Achille — son modèle, — il a réuni une armée peu nombreuse — 50 000 hommes au plus — mais aguerrie, dévouée, ardente, avide de gloire et de butin. Après avoir sacrifié aux dieux et à la Fortune, il franchit le détroit dont l'orgueil insensé de Xerxès fit fustiger jadis les vagues retentissantes. Il débarque, surprend et détruit l'armée perse du Granique. La voie lui est ouverte (printemps de 334).

Deux routes s'offrent à lui. Il peut suivre le rivage. Il y trouvera, presque à chaque golfe et promontoire, d'opulentes cités grecques. Mais que de détours au long de cette côte, indéfiniment dentelée, et que de temps perdu ! Aussi l'abandonne-t-il, après Sardes, et s'enfonce-t-il dans la péninsule. Tant qu'il se trouve en Lydie, le pays est fertile, la base d'opérations et de ravitaillement pas trop éloignée. Mais, à mesure qu'il s'avance vers l'est, en Phrygie, et plus encore en Cappadoce, et surtout aux confins de la Paphlagonie et de l'Arménie, il se trouve sur un haut plateau (700 à 1 100 mètres), aride et dénudé, presque

sans arbres et sans eau, battu par des vents furieux, brûlé par le soleil, mordu par la bise qui s'est glacée sur les cimes neigeuses du Caucase. Les soldats, qui n'ont jamais subi pareille épreuve, et qu'accable le poids de l'armure et des vivres, commencent à murmurer. C'est avec la plus grande peine, et en laissant des milliers d'hommes sur cette route, que jalonnent aujourd'hui Afion, Kaisarieh et Koniah, qu'Alexandre, ayant traversé l'Asie Mineure du nord-ouest au sud-est, se rapproche enfin de la mer. Il ne s'étonne point que l'ennemi, dont il connaît les immenses ressources, n'ait pas essayé de l'arrêter. Il sait que les Perses l'attendent *au seul endroit où il puisse passer, pour déboucher de ce plateau meurtrier, et s'ouvrir la porte de Syrie*. Cet endroit, c'est le couloir de la Cilicie, bande marécageuse entre la mer et les hauts massifs du Taurus, coupée par les rapides et profonds torrents qui dévalent des montagnes. Trois cent mille Perses l'y attendent en effet. Le choc sera décisif. Mais, en moins d'une heure, la phalange macédonienne enfonce cette cohue armée d'arcs et de flèches, embarrassée dans ses longues robes. Un massacre plutôt qu'une bataille. Plus d'obstacle jusqu'à l'Euphrate (333).

Attaquer l'Égypte, en longeant la côte de Phénicie et de Palestine jusqu'à Péluse, voir le Sphinx et les Pyramides, faire parler l'oracle de Mammon, fonder Alexandrie, ne lui prennent que quelques mois. Il se retourne contre Darius, qui a réuni cinquante peuplades. Mais, ni cette foule, ni le corps d'élite des *Immortels*, ni les machines de guerre, ne peuvent soutenir le choc des Macédoniens. La bataille d'Arbèles (sur la rive gauche du Tigre, en amont de Bagdad) donnée à Alexandre l'empire du monde (331).

Mais le monde

ne peut contenir Alexandre, l'Inde mystérieuse l'attire. Le voilà en route pour les contrées fabuleuses. Il atteint aux bords de la Caspienne et, par la Sogdiane et le Turkestan russe où il fonde Bactres et Samarcande, il arrive aux premières assises du Pamir. Il voudrait pousser jusqu'au pays des Sères, — la Chine ! Mais, cette fois, les soldats sont las de le suivre. Il se résigne à descendre l'Indus. Le retour de cette expédition, qu'on nous donne pour une promenade militaire, ressemble fort à une retraite précipitée et cruelle. La côte de la Gédrosie (Béloutchistan) est un rivage farouche, sur une mer féconde en tempêtes. C'est grâce à sa flotte qu'Alexandre évita un désastre. Il rentre à Babylone, se plaignant d'être revenu si vite, lui qui était allé plus loin que personne, — et, comme si cette marche prodigieuse avait rempli son destin, il meurt, en pleine apothéose, à trente-trois ans, laissant l'empire « au plus digne ».

#### OU L'HISTOIRE SE RÉPÈTE.

L'expédition d'Alexandre est le modèle de toutes celles qui l'ont suivie, et répétée en tout ou en partie. C'est en face d'Arbèles que Crassus, puis Antoine, puis Trajan, combattirent les Parthes, successeurs des Perses. Godefroy de Bouillon, Louis VII de France, le kaiser Frédéric Barberousse (première, deuxième, troisième croisade), traversèrent l'Asie Mineure en suivant exactement la même route, en essayant les mêmes souffrances (Frédéric se noie dans le Cydnos.) Timour-Leng (Tamerlan) traverse, à son tour, les mêmes défilés avec ses Tartares. Et, pour en venir enfin à l'histoire contemporaine,

lorsque, en 1833, Ibrahim-Pacha, vassal révolté contre un suzerain caduc, marche du Caire sur

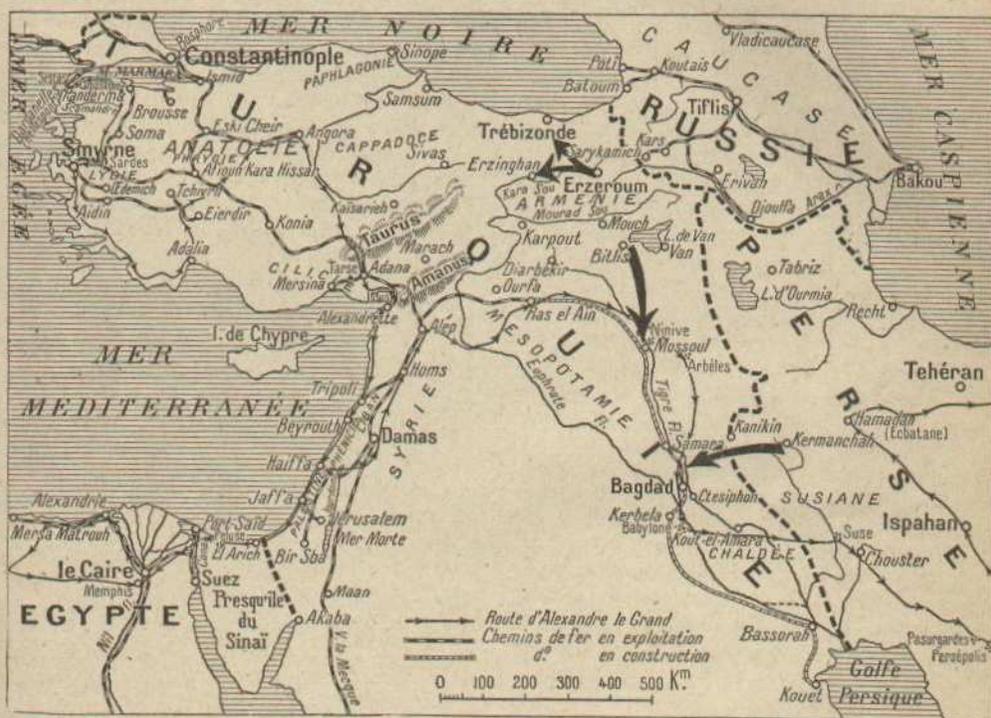
BÂTIE AU FLANC D'UN PLATEAU ROCHEUX OÙ S'ÉTAGENT SES MAISONS AUX COULEURS VOYANTES, TRÉBIZONDE EST L'UN DES PLUS GRANDS PORTS DE LA MER NOIRE. L'ARMÉE TURQUE Y PERD UNE DE SES PRINCIPALES BASES DE RAVITAILLEMENT.



Constantinople, les régiments de la jeune Égypte, armés et exercés à la française, mettent en fuite les bataillons de la vieille Turquie, au nord d'Alexandrette, presque sur l'emplacement d'Issus, où les Croisés avaient écrasé les Sarrasins. La même plaine, entre le Taurus et la mer, a vu le choc de la Phalange macédonienne, des hoplites grecs, des argyraspides du grand roi, des Flamands de Godefroy, des Normands de Bohémond, des Francs, des Germains, des Arabes, des

fil si long, si mince, si fragile? Cette phase de l'entreprise paraît bien abandonnée, au reste, et ce n'est un mystère pour personne, que les Anglais ne redoutent plus nulle attaque contre l'Égypte.

Mais est-ce sur l'Euphrate et le Tigre, en Mésopotamie et en Susiane, que le Kaiser médite d'envoyer sa garde et son artillerie lourde? L'entreprise, cette fois, paraît beaucoup plus aisée. La distance qui sépare Alep de Mossoul n'est que de 300 kilomètres,



Fellahs et des Turcs. C'est là que se décida, trois ou quatre fois, le sort des peuples.

#### LA ROUTE EST LONGUE....

Supposons maintenant une armée germano-turque. Elle a traversé le Bosphore, plus sûr que les Dardanelles. Par Koniah et Adana, elle se dirige vers Alep où elle se concentre. Quel but se propose-t-elle? L'Égypte? Soit! Elle devra alors descendre le long de la mer, en ayant soin de se tenir à honnête distance du rivage, pour être hors d'atteinte des cuirassés anglo-français. D'Alep à El-Arisch ou Akaba, on compte trois cents lieues. Combien de temps faudra-t-il pour amener 100 000 ou 200 000 hommes au bout de ce

MAÎTRESSES D'ERZEROUM ET DE TRÉBIZONDE. LES TROUPES RUSSES ONT POUSSÉ AU SUD JUSQU'À BITLIS, D'OU ELLES MENACENT MOSSOUL ET L'ARMÉE TURQUE DE BAGDAD. C'EST LA FIN DU RÊVE ALLEMAND QUI PROJETAIT DE REPRENDRE, VERS LA MÉSOPOÏTAMIE ET LES INDES, LA ROUTE SUIVIE, IL Y A PLUS DE 20 SIÈCLES, PAR ALEXANDRE LE GRAND.

environ; et comme cette région se trouve en pleine domination turque, rien n'y peut gêner les manœuvres et les

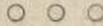
marches; il n'y a donc pas d'empêchement à ce que l'armée germano-turque se concentre entre Mossoul et Bagdad. Si ses effectifs et ses approvisionnements étaient considérables, si un corps d'appui descendait l'Euphrate par Ctésiphon et Kerbela, il est possible que les Anglais, menacés d'être tournés ou coupés, reculent ou soient refoulés jusqu'au golfe Persique.

Et, dès lors, la route de l'Inde est ouverte? Oui... comme le serait à peu près celle du Pôle Nord à une armée maîtresse de l'Islande ou de l'Alaska. De Bagdad — ou même de Bas-

sorah — à l'Indus, il faut compter plus de 600 lieues. Plus de chemins de fer, naturellement, et même plus de routes, d'affreux déserts au centre de la Perse, et, vers le sud, un pays désertique encore et dénué de ressources ; un été aussi rigoureux que l'hiver ; partout la solitude et la disette, Guillaume II, ou Mackensen, se heurterait aux mêmes obstacles qu'Alexandre. Mais il n'aurait pas, comme lui, l'avantage de se faire convoquer par sa flotte, car il va sans dire que l'Angleterre est toujours, et plus que jamais ici, maîtresse de la mer. Guillaume II se risque-t-il dans l'Afghanistan ? Si même il arrivait à pied d'œuvre, si vivres et munitions le pouvaient suivre, si les tribus ne livraient pas d'incessantes escarmouches, comment triompherait-il des contreforts du Tian-Chan, des massifs de l'Hindoukouch, qui sont parmi les plus formidables montagnes du monde, qui font à l'Inde un rempart de vingt mille pieds ? Comment franchirait-il la seule brèche

de cette muraille, le défilé de Khaïbar, si resserré entre des parois si gigantesques, que quelques tranchées, quelques batteries, quelques brigades, y arrêteraient une armée ? Et songez que, partie de Constantinople, cette autre « Grande Armée » se trouverait à 6 000 kilomètres de sa base et de ses ravitaillements !

Les plans de nos ennemis sont le secret du Kaiser et du grand État-major allemand. Leur succès est le secret de Dieu. Il ne faut méconnaître aucunes des ressources dont ils disposent. Il sied, au contraire, d'y voir une menace redoutable, et nous ferons sagement de compter avec cette menace et de parer à ce danger. Mais — outre que la présence des Russes en Arménie et sur la mer Noire gênerait tout mouvement offensif à longue distance au point de le rendre quasi impossible, — il est permis de compter aussi avec et sur la nature et de dire que le pays, le climat, la distance opposent aux ambitions allemandes des obstacles à peu près insurmontables.



## DEUX VICTOIRES RUSSES : ERZEROU M ET TRÉBIZONDE

Comme on vient de le voir, bien loin d'être simplement épisodiques et de n'offrir qu'un intérêt local, les opérations en Asie présentent un intérêt de premier ordre. Dans l'Orient encore plus que dans le reste du monde, l'Allemagne avait préparé la guerre avec méthode ; partout elle avait ourdi des complots et des soulèvements, partout elle avait disposé à l'avance comme des machines de guerre qui, au premier signal, devaient exploser et atteindre des ennemis. Aussi l'intervention de la Turquie devint-elle pour les Alliés la source de graves complications dans tous les domaines.

### LA TURQUIE, COMPLICE DE L'ALLEMAGNE.

La première fut la fermeture du Bosphore et des Dardanelles, et par suite l'aggravation de la crise des transports maritimes à destination de la Russie. La flotte allemande possédait déjà la maîtrise de la Baltique méridionale, notre alliée s'est dès lors trouvée réduite pour ses importations à la route de la mer Blanche, obstruée six mois de l'année par des banquises, et aux ports du Pacifique situés à l'autre bout du long ruban de rails du Transsibérien.

Le ravitaillement de l'armée russe en munitions fabriquées à l'étranger n'a pu s'opérer qu'avec lenteur, et cette lenteur a amené l'épuisement des stocks d'obus dont nos amis disposaient, de telle sorte qu'en définitive la Turquie peut être considérée

comme l'agent principal des succès remportés par les Allemands sur le front de Pologne.

En second lieu, la fermeture des détroits a causé un grave préjudice économique aux Alliés. L'accès de la Méditerranée lui étant interdit, la Russie se trouve dans l'impossibilité d'exporter ses blés. D'autre part, le marché mondial des céréales se trouvant privé des exportations russes, les prix ont monté notablement ; la France, l'Angleterre, l'Italie paient par suite très cher aux États-Unis et à l'Argentine les blés qu'ils sont obligés de leur acheter pour combler le déficit de leurs récoltes.

Au point de vue militaire, l'intervention de la Porte Ottomane a entraîné de non moins graves conséquences. Au profit de l'Allemagne, elle a d'abord créé une très utile diversion. Au lieu de pouvoir concentrer toutes ses troupes soit en France, soit en Pologne, la Triple-Entente dut envoyer de forts contingents protéger ses possessions en Asie et dans l'Afrique du Nord, que la Turquie se proposait d'attaquer et de soulever. La Russie fut ainsi obligée de concentrer une armée nombreuse au Caucase, et la Grande-Bretagne de réunir des forces considérables en Égypte. En entraînant à sa suite la Porte Ottomane dans la lutte, l'Allemagne se proposait surtout d'atteindre notre alliée d'Outre-Manche. Dans sa mégalomanie malade, Guillaume II ne visait à rien de moins qu'à reprendre, avec le concours des Turcs, le plan



AVANT LA CHUTE DE TREBIZONDE : ARRIVÉE D'UN DÉTACHEMENT TURC DE RENFORT.

chimérique de Napoléon I<sup>er</sup>. Vaincre l'Angleterre par terre, en allant la frapper aux Indes et en Égypte, tel s'affirmait le rêve du Kaiser.

#### LE RÊVE ORIENTAL DE GUILLAUME II.

Pour poursuivre la réalisation de cette fantasmagorie, Guillaume II fit proclamer par le sultan la guerre sainte. A tous les musulmans le padischah ordonnait de courir sus aux chrétiens. Si la parole du commandeur des croyants était entendue, c'était la révolte dans l'Afrique méditerranéenne comme en Afrique centrale, parmi les mahométans des Indes comme parmi ceux du Caucase.

Depuis longtemps cette entreprise politico-religieuse avait été soigneusement préparée. Sous le couvert de l'exploration scientifique et du tourisme, des milliers d'Allemands avaient parcouru l'Inde, en s'y livrant naturellement à l'espionnage et à des machi-

nations hostiles aux Anglais. Mais les Indes sont loin, sé-

parées du reste du monde par des murailles de hautes montagnes et par des immensités désertiques où des armées risquent de mourir de soif. Beaucoup plus pressante était la menace contre l'Égypte et le canal de Suez. A la fin de 1914, les Turco-Allemands concentrèrent une armée en Syrie, et, afin de faciliter sa marche à travers le désert séparant la Palestine de l'Égypte, entreprirent la construction de chemins de fer à voie étroite destinés au transport des approvisionnements et surtout de l'eau nécessaire au milieu de ces sables. Le canal de Suez constitue l'artère vitale du commerce britannique et européen avec l'Extrême-Orient et l'Afrique orientale. Quelle perturbation entraînerait sa fermeture et quels dangers surgiraient si les Turcs réussissaient à prendre pied en Égypte! Le moindre échec pouvait entraîner de graves prises d'armes en Lybie, d'autant

que nos ennemis avaient préparé l'incendie avec soin.

De tous ces grands projets on sait ce qu'il advint. Les musulmans demeurèrent sourds à l'appel de Constantinople et nous restèrent inébranlablement fidèles. L'attaque contre le canal de Suez, si bruyamment annoncée, échoua piteusement, tandis que les Russes contenaient les Turcs sur leur front du Caucase et que les Anglais, par la prise de Bassorah et de la basse Mésopotamie, s'emparaient de la clef d'une des principales routes des Indes par terre.

Malheureusement tous nos efforts demeurèrent vains pour nous emparer des Dardanelles et pour restituer à la Russie la libre sortie de la mer Noire. Aussi bien, à la fin de l'été 1915, après un an de guerre en Orient, la situation s'équilibrait. Si nous n'avions pas réussi à entrer dans Constantinople, le plan turco-allemand avait échoué partout. Mais l'automne amena une nouvelle crise, celle-là bien grave.

#### LE MARTYRE DE LA SERBIE.

En présence de l'échec de sa pompeuse entreprise, Guillaume se décida à un nouvel effort. Afin de frapper l'imagination des Orientaux par le spectacle de sa puissance, il lance ses armées à la conquête de l'héroïque Serbie. Un ouragan de fer et de feu dévaste ce malheureux pays, et voici qu'après l'épouvantable retraite de l'armée serbe, devant l'inutilité d'un effort prolongé, nous évacuons les Dardanelles.

A la suite de ces événements, la presqu'île des Balkans semble perdue pour les Alliés; en même temps, les Turco-Allemands annoncent une nouvelle attaque contre le canal de Suez et fomentent de graves désordres en Perse. Des officiers allemands soulèvent les tribus contre le protectorat exercé sur ce royaume par la Grande-Bretagne et la Russie; des représentants du tsar sont massacrés, tandis que partout les ressortissants des pays de l'Entente sont traqués, maltraités ou pillés. Dans cet État amorphe où l'anarchie représente pour ainsi dire l'ordre de choses normal, le souverain flotte incertain, ne sachant pour quel camp prendre parti, et cette indécision favorise le développement du désordre. Si la Perse se soulève contre les Alliés, la révolte peut se répandre, comme l'incendie au milieu d'une forêt, et gagner les Musulmans du Caucase et de l'Asie centrale, puis l'Afghanistan et s'étendre jusqu'aux portes de l'Inde. Au début de l'hiver dernier, la situation en Orient autorisait donc les plus graves préoccupations.

#### LA RIPOSTE FRANÇAISE.

Avec un rare coup d'œil et un esprit de décision auquel on ne saurait trop rendre hommage, le gouvernement français para le coup germanique dans les Balkans par l'occupation de Salonique et la concentration dans cette ville d'une nombreuse armée. De leur côté les Anglais réunissaient des forces considérables en Égypte pour repousser l'attaque annoncée sur le canal de Suez, qui d'ailleurs ne s'est pas produite et qui ne peut plus se produire maintenant. Dans le désert de Syrie, à partir du 15 mars-1<sup>er</sup> avril, la chaleur devient si élevée que l'alimentation d'une armée en eau serait impossible. Le contenu des voitures et des wagons-citernes s'évaporerait en route avant d'arriver à destination.

Quant aux Russes, il n'est pas exagéré d'affirmer qu'ils ont sauvé la situation en Asie Mineure et fait disparaître tout danger de soulèvement en Orient. Afin de protéger le flanc gauche de leur armée du Caucase contre toute surprise, ils commencèrent leurs opérations par la Perse. Après avoir culbuté une armée turque qui s'était installée dans les domaines du Shah, ils entrent à Téhéran, expulsent du siège du gouvernement comme du gouvernement les agents allemands, et avançant ensuite au cœur du pays jusqu'à Kermanschah et Ispahan, ils nettoient le royaume du Lion et du Soleil de tous les agitateurs et laissent à ces populations vacillantes l'impression d'une force irrésistible.

#### LE GRAND-DUC À ERZEROUH.

Au milieu de février, l'armée du Caucase, commandée par le grand-duc Nicolas, s'ébranlait, pénétrait en territoire ottoman, emportait successivement Erzerouh, Mouch, Bitlis et, du même coup, s'emparait d'une grande partie de l'Arménie turque. Une fois de plus le soldat russe se révélait admirable d'élan et d'endurance. Avec ses montagnes dépassant 3 000 mètres, ses lacs perchés sur de hauts plateaux, l'Arménie forme une Suisse asiatique. Erzerouh se trouve à une altitude supérieure à celle du Righi, et Bitlis à 100 mètres seulement plus bas que Zermatt. En février, tout ce pays était recouvert d'une épaisse couche de neige; avec cela un froid très rigoureux: 25° au-dessous de zéro! Des difficultés du terrain comme des rigueurs du climat, les troupes du tsar triomphèrent avec une merveilleuse audace; escaladant les cimes les plus enneigées, franchissant les gorges les plus âpres défendues par de l'artillerie lourde, elles débusquèrent de toutes leurs positions les Turcs stupéfaits par cette attaque en plein hiver.

La prise d'Erzerouh a changé du tout

au tout la situation en Asie au profit de nos alliés et leur a ouvert les plus brillantes perspectives. De l'avis unanime des critiques militaires faisant autorité, cette belle victoire constitue le succès le plus fécond en conséquences remporté par nos amis depuis le début de la guerre. Erzeroum est, en effet, la principale place forte de l'Asie Mineure, la capitale de l'Arménie en même temps que la principale agglomération de la région. Suivant les documents que l'on consulte, le nombre de ses habitants varie presque du simple au

l'Orient, Erzeroum est considéré comme une métropole, et sa chute rapide survenant après l'expédition de Perse a produit une impression salutaire dans le monde musulman.

**LES  
CONSEQUENCES  
D'UNE VICTOIRE.**

Ce n'est pas tout; cette victoire procurait en outre au grand-duc Nicolas une base stratégique de premier ordre pour le développement de ses opérations ultérieures. Au pied du plateau sur lequel est perchée la ville, sortent trois rivières



LE GÉNÉRAL JOUDENITCH, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DU CAUCASE (À DROITE, AU PREMIER PLAN), TRAVAILLE AVEC SON ÉTAT-MAJOR, AVANT LA PRISE D'ERZEROUM.

double, de 40 000 à 70 000. En revanche, tous les voyageurs

s'accordent à représenter cette capitale sous des dehors fort peu engageants. Que l'on se représente un énorme tas de petits cubes traversé par des ruelles fétides, plus semblables à des égouts à ciel ouvert qu'à des voies de circulation; avec cela, pas un jardin, à peine de loin en loin un arbre blotti derrière une muraille. Sur ce plateau battu par les vents, on ne trouve, en fait d'arbres, que quelques peupliers rabougris; aussi, pour se chauffer pendant le long hiver, les indigènes ne possèdent d'autre ressource que la bouse séchée au soleil: et c'est là un combustible dont l'emploi ajoute encore aux odeurs de la ville. N'importe, dans tout

coulant vers trois mers différentes: l'Euphrate, qui des-

cepend au golfe Persique; un tributaire du Tchokok, affluent de la mer Noire, et l'Araxe qui se rend à la Caspienne; autant de routes naturelles qui ont conduit l'armée russe et qui la conduiront à de nouvelles conquêtes.

A son aile droite, le grand-duc Nicolas confia la mission de marcher sur Trébizonde en avançant le long de la mer Noire. Dans cette opération, de quelles difficultés nos alliés ont eu à triompher pour vaincre à la fois les obstacles naturels accumulés devant eux et la résistance des Turcs, cela passe toute imagination. Trébizonde occupe une situation comparable à celle de Gênes, et le littoral de l'Arménie présente la même topographie que

la Côte d'azur entre Nice et la capitale de la Ligurie. Comme sur la « Riviera », parallèlement à la côte de la mer Noire, court à une cinquantaine de kilomètres dans l'intérieur une haute et puissante chaîne de montagnes, de laquelle se détachent, perpendiculairement à son axe, d'après contreforts tombant à pic sur la mer, et contre chacune de ces crêtes secondaires s'ouvre une profonde vallée. Du côté de l'est, Trébizonde se trouve ainsi défendue par une succession de hautes murailles parallèles fermant tout passage entre la chaîne principale et le bord de l'eau. On sait quelles luttes longues et acharnées les soldats de la Révolution ont soutenues dans les Alpes maritimes contre les Autrichiens pour marcher vers Gênes ; pareillement, pour se frayer un passage vers Trébizonde, nos alliés, avec l'appui de leur flotte, ont livré une série de combats épiques dans ces montagnes. Leur élan magnifique a successivement rompu toutes les lignes qui défendaient les approches de la ville, et le 18 avril, un assaut superbe d'audace faisait tomber la place entre leurs mains. Cette victoire complète la prise d'Erzeroum. Trébizonde est une grande ville de 60 000 habitants, le principal port turc sur la mer Noire et le centre commercial le plus important de l'Asie Mineure après Smyrne. De cette ville part une excellente route vers Erzeroum et vers Téhéran, par laquelle les agitateurs turco-allemands pénétraient en Perse et en Asie centrale. Désormais cette voie se trouve donc fermée, aux fauteurs de désordre.

Tandis que l'aile droite accomplissait ce magnifique fait d'armes, le centre avançait d'Erzeroum vers Erdzigané, par la haute vallée de l'Euphrate occidental et la grande route vers Trébizonde. Un pays non moins tourmenté que le littoral de la mer Noire. Partout des montagnes découpées de gorges vertigineuses, avec des cols s'ouvrant à 2000 mètres d'altitude, la hauteur du Simplon, et à cette époque de l'année tous ces massifs couverts d'une épaisse couche de neige. Les Turcs avaient admirablement organisé la défense, et, pour les déloger, nos amis ont dû livrer combats sur combats dans des conditions très ardues. Au prix d'un effort magnifique, ils se sont déjà emparés du tronçon supérieur de la route Trébizonde-Erzeroum, ce qui est un résultat de premier ordre. Jusqu'ici les convois russes devaient accomplir un trajet très long à travers la Transcaucasie, et par quelles routes ! Maintenant que nos amis sont maîtres de Trébizonde, leurs approvisionnements arriveront par mer

dans ce port, et de là suivront dans l'intérieur, par cette route d'Erzeroum, une excellente chaussée accessible aux automobiles.

L'aile gauche du grand-duc Nicolas a d'autre part réalisé des progrès très importants. Après avoir pris Bitlis, elle a franchi le Taurus et atteint le bassin supérieur du Tigre. Il est vrai que la défense turque vient d'être récemment renforcée par la chute de Kut-el-Amara. On sait que le général anglais Townshend, après un siège héroïque de cinq mois, où il tint tête avec 9 000 hommes à une armée turque cinq fois plus forte, fut forcé de capituler. Cette reddition, après une magnifique résistance, ne saurait modifier sensiblement la situation très précaire des Turcs, pressés au sud par les Anglais et menacés au nord par les Russes.

Les progrès de ceux-ci en Arménie ont eu d'autre part ce résultat capital d'obliger les Turcs à ramener dans le nord, dès février, les contingents qu'ils avaient concentrés en Syrie pour l'attaque du canal de Suez. La prise d'Erzeroum a dégagé l'Egypte. Telles sont les conséquences immédiates des victoires de nos alliés, mais d'autres plus lointaines et encore plus importantes sont possibles. Si le grand-duc Nicolas dispose de forces suffisantes, on peut prévoir qu'il avancera à travers l'Asie Mineure vers Constantinople, en détachant un corps important dans la direction d'Alep et d'Alexandrette, afin de s'emparer de la tête de ligne des chemins de fer syriens et de couper la Syrie du reste de l'empire ottoman. Jusqu'aux rives du Bosphore la route est longue, le pays hérissé de montagnes et dépourvu de voies de communication, sauf dans l'ouest où existent quelques chemins de fer ; par suite, plus l'armée russe avancera, plus son ravitaillement deviendra laborieux et sa marche lente ; enfin les Turcs sont des adversaires dont il serait puéril de rabaisser la valeur militaire et ils concentrent autour de Sivas de très forts contingents. L'arrivée d'une armée russe devant Constantinople ne doit donc pas être envisagée comme un événement prochain. En tout cas, pour défendre l'Anatolie et les approches de la capitale du côté de l'Asie, la Porte devra dégarnir la Roumélie, la tâche de notre armée de Salonique s'en trouvera facilitée d'autant, soit qu'elle marche également vers le Bosphore, soit qu'elle remonte vers le nord, vers la Serbie, la Bulgarie et la Hongrie. Les victoires d'Erzeroum et de Trébizonde préparent de grands événements en Orient, peut-être l'entrée des Alliés soit à Constantinople, soit même à Budapest.

# LECTURES POUR TOUS



UN DES VAINQUEURS D'ERZEROU : LE GÉNÉRAL JOURENITCH, AUQUEL LE GRAND-DUC NICOLAS A CONFIE LE COMMANDEMENT DE L'ARMÉE DU CAUCASE.

Copyright by Hachette et C<sup>e</sup>, 1915. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

18<sup>e</sup> Année. — 16<sup>e</sup> Liv. — 15 Mai 1916. — 81